

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges BOZONNAT

Une figure catholique : Frédéric Mistral

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1931, tome 30, p. 53-62

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Une figure catholique*

Frédéric Mistral

Voici l'histoire de Jean Grognon, que nous ferions bien de méditer les jours où nous sommes de mauvaise humeur :

Jean Grognon, un jour qu'il labourait, tout baigné de sueur et même trempé d'écume, Dieu le trouva qui jurait désespérément. — Eh! qu'as-tu, Jean? lui dit amicalement Notre-Seigneur. — Qui - tron de Dieu ! - brave homme, voulez-vous qui ne s'irrite ! Labourer au grand soleil, toute la sainte journée, avec deux garces de bêtes qui ne font que s'émoucher !... — C'est que tu mènes trop lentement ! Va plus vite, mon enfant, et elles ne s'émoucheront pas... Tiens, ôte un peu, que je fasse un va-et-vient, et tu verras... Sans plus dire, Notre-Seigneur saisit le manche de la charrue, commande la Mourette, aiguillonne le Roubin : voilà mon couple qui bondit et part comme le vent ; la terre se soulève, s'émiette, se creuse, et, en un clin d'œil, le guéret est achevé. — Sacré coquin de goï ! cria Jean, vous pouvez vous dire un fin bouvier ! et je vous réponds que d'ici à bien loin personne ne s'avisera de vous jouer l'anchois... (faire un pari). Mais, mon homme, ce n'est pas tout, maintenant il faut de la semence... et qui l'achète, au prix où est le blé ? Les gens ne font guère crédit au setier, et il ne me reste - gueux de sort ! - qu'une poignée de mauvais grain. — Il ne faut pas si vite te décourager, Jean, dit le Bon Dieu. La Providence est grande et Celui qui est là-haut, peut-être t'en enverra. — M'en enverra... m'en enverra... Vous êtes encore, vous, de ceux-là qui nous abreuvent de contes... ? Sans lui répliquer, l'Omnipotent Seigneur étend sa main dans l'espace et voici qu'une averse de beau froment d'Arles tombe uniformément sur le guéret bien aplani.

* Cf. *Echos* de nov.-déc. 1930.

— C'est bien quelque chose, fit Jean Grognon, mais l'humidité, le gel, la sécheresse, qui va les conjurer ? Et la pluie, qui l'envoie ? Et le soleil, qui en répond ? Quand je vous disais, bel homme, qu'il n'y avait qu'à se donner au diable.

— Tiens, Grognon, lui dit alors le Bon Dieu, voici ces deux gourdes : une est pleine de pluie et l'autre de soleil, et fais-en bon usage.

Jean Grognon prend les gourdes... Il ne dit pas merci. Mais coupons court, comme il savait mener le bien, il épancha si à propos la pluie et le soleil que jamais on n'avait vu si belle récolte.

À la maturation, le Bon Dieu passe encore et trouve maître Jean qui regardait son blé. — Eh ! bien, compère Jean, es-tu content, cette fois ? Ton blé me semble fameux. Il a les épis tiercés et la tige droite et forte. On va faire d'un grain trente grains...

— Ah ! Taisez-vous, grogna Jean, et s'il fait un brouillard qui sèche les plantes ? Et si le mistral souffle et qu'il en disperse la moitié ?

— Alors, dit le Seigneur, toujours à te plaindre avant d'être battu ? Va chercher ta faucille, va, homme sans foi, ne vois-tu pas que le grain entr'ouvre l'épi ?

Et le bon Dieu cueille un épi, le froisse dans les mains et le grain abondant et couleur d'or clapote.

Mais croyez-vous que Jean Grognon, comblé d'abondance, tomba, à la fin, aux pieds de Dieu ? Jean Grognon grogne sans cesse et se plaint que le blé va se vendre pour rien.

Et, enfin, aune histoire qui nous vient de Marseille, si nous suivons toutefois la tradition populaire. Elle se nomme :

LES MENTEURS.

Un vieux pêcheur de Laurade, avec un fameux chasseur se rencontrèrent un jour de pluie au cabaret Saint-Gabriel, avec d'autres pêcheurs et chasseurs de marais qui étaient venus se mettre à l'abri. Et là, tout en chopinant, chacun disait la sienne.

Le pêcheur prit la parole et dit ceci : — Au temps où le poisson monte dans nos eaux pour frayer, vous saurez, messieurs, que j'avais pris mon trident pour faire une tournée le long de la grande Roubine. Tout à coup, ma foi, je vois remuer dans les algues... Alors, le trident m'emporte : je pique... C'était un brochet gros comme un âne. Je tombe sur lui à califourchon et me tenant solide au fer du trident cloué dans son échine. Le poisson, en bondissant, fusait entre deux eaux, terrible, furieux. Alors, par bonheur, qu'en passant, ma main se cramponna au pont... Autrement, le poisson m'emportait au Rhône.

Tout en fumant sa pipe, le chasseur répondit :

— Moi, il m'en arriva une encore pire. Un jour que j'étais à la chasse, le plomb vint à me manquer. Malédiction ! Ne va-t-il pas sortir un lièvre ? Je mets vite un gland dans mon fusil, j'épaula, je vise, je tire... Ce coquin de lièvre (je l'avais touché,

pourtant) disparaît dans le ravin, en laissant une trace de sang. Quatre ans après, ma foi, j'allais encore chasser. Je vois un lièvre couché sous un chêne. Je tire, mes amis de Dieu ! Pan ! mon lièvre part et le chêne après lui. N'est-il pas vrai que l'arbre, le chêne lui sortait de la tête ? Le gland que j'avais tiré, quatre ans auparavant, avait germé au front de la bête et il lui était venu un tronc de trois mètres de haut...

Si Mistral eut tant de joie à décrire sa Provence, dans tous ses livres, c'est qu'il voulait rendre à la Provence son ancien lustre. Il ne s'agissait pas seulement d'écrire un provençal, employé avant lui pour des farces et de grosses comédies ; il fallait retrouver l'âme du pays natal, bousculer les coutumes étrangères qui se substituaient peu à peu aux coutumes nationales et retrouver l'amitié d'autres pays, comme la Catalogne, par exemple. C'est ici que l'intelligence de Mistral est grande : il ne s'est pas contenté d'une action séparatiste, comme on le lui a basement reproché, il a accompli une révolution analogue à celle de Dante qui dans la Divine Comédie a fondé l'italien moderne. Il a compris depuis sa tendre jeunesse — quand il allait se cacher dans les blés pour ne point parler français aux visites qui venaient trouver son père — que la langue était la caractéristique d'un peuple et que la supprimer équivaldrait à créer de graves désordres. C'est par la langue, en effet, qu'un peuple maintient sa vitalité, manifeste son indépendance, exprime sa vie propre, la vie de ses ancêtres, influence profondément l'éducation de ceux qui feront les générations futures. Vous comprenez maintenant pourquoi je l'appelais « Professeur d'Humanités » tout à l'heure. Toute l'histoire de la conquête romaine nous enseigne ce que je viens de vous dire : un peuple vaincu arrive même à soumettre ses propres vainqueurs, s'il réussit à conserver sa langue, véhicule transportant la civilisation originale.

Et maintenant une question se pose : quelle est l'influence que Mistral a pu exercer ? Cette influence, je la retrouve magnifiée et développant toutes ses conséquences, dans l'œuvre du plus grand poète catholique de nos jours : Paul Claudel. Pour Claudel — c'est lui-même qui le dit — nous savons que ce ne sont pas les grammairiens qui font la langue, mais qu'il faut se pencher sur le peuple, car la grammaire a été fabriquée par des gens de cabinet qui avaient en vue d'expression logique de la pensée

et non son expression vivante. Les grands écrivains ont été faits pour imposer leurs lois, ils améliorent la langue, non seulement par leurs modèles, mais par leur caprice même. Vous savez qu'en matière poétique, Claudel est un révolutionnaire. Il est le trouveur d'une nouvelle versification, qu'on appelle le verset claudélien — continuation logique des révolutions littéraires entreprises depuis le milieu du XIXe siècle, par Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, etc. Je n'insiste pas sur cette question, qui, à elle seule, mériterait une étude spéciale.

Vous comprenez maintenant pourquoi je comparais Goethe à Mistral tout à l'heure : avant le poète provençal, rien ou presque rien. Après lui, *Mireille*, *Nerte*, *Calendal*, le *Poème du Rhône*, les innombrables tomes de l'*Almanach provençal*, où il a semé à pleines mains les trésors de sa poésie. J'ai insisté à dessein sur cette partie de l'œuvre de Mistral, parce que nous avons en Suisse un poète qui, par ses protestations, ses recherches, ses études, fait quelquefois penser à l'auteur de *Mireille*. C'est l'écrivain vaudois Ramuz, qui a décrit, dans plusieurs de ses livres, votre pays. On a attaqué Ramuz de la même façon qu'on a attaqué Mistral : on a parlé de patois. Quel est la défense de Ramuz ?

Cet auteur écrit mal et encore il écrit mal et c'est dommage, car s'il voulait seulement bien écrire, les qualités qu'il montre lui permettraient d'atteindre le grand public. On pense donc que Ramuz aurait pu bien écrire et qu'il écrit mal exprès. Mais cette question est mal posée, justement parce que posée d'un seul coup. Bien écrire, mal écrire, qu'est-ce que c'est ? Et qu'est-ce que le bien alors, qu'est-ce que le mal ? Il n'y a pour les critiques qu'une seule espèce d'homme, l'homme tout court : ils sont ainsi les défenseurs d'une très belle tradition, la tradition classique. Mais le pays de Ramuz, au sens politique du mot, n'a jamais été français : d'où une langue particulière, sortie de conditions particulières, et si Ramuz avait écrit en français littéraire, il aurait écrit en langue morte.

J'ai écrit un français parlé : Vaudois. nous sommes une catégorie de franco-provençaux, parlant notre franco-provençal et je tâche à m'exprimer en mon franco-provençal à moi. On me conteste mon outil, c'est ce que j'ai fait avec mon outil qui regarde la critique.

Ce sont mes personnages qui parlent en moi : je vais être bien forcé de des laisser dire, parce que les faire taire serait les tuer en moi et me tuer du même coup. Mes personnages ne sont pas seulement mes modèles, ils sont mes maîtres, ils m'ont donné ce qu'ils avaient, moi je ne leur ai rien donné. Ils sont seuls à être. Je n'existe pas.

Ces lignes sont intéressantes, parce qu'elles nous permettent de rapprocher le nom de Ramuz des deux noms que je vous donnais tout à l'heure, Mistral et Claudel. Ce sont trois hommes, naturellement très différents les uns des autres, mais qui se tiennent cependant par quelques points communs. Ramuz est de la même famille que Claudel par son profond attachement à la terre ; il sait qu'il faut avoir les pieds solidement posés sur le sol, pour regarder vers le ciel. Tous deux, comme on dit, pensent neuf fois à une chose avant que de l'écrire. Ils ont foi en la vérité qu'ils représentent ; ils ont encore ce qu'il faut appeler, faute de mieux, la même imagination géographique, cet art de sentir les pays et les races. Tous deux savent beaucoup de choses ; ils ont regardé vivre les hommes, au lieu de s'enfermer dans leur cabinet de travail. Ils n'ont pas effrayé la réalité : elle s'est laissé prendre par eux dans quelques pages éternelles.

Ramuz se rapproche de Mistral par sa conception de la langue, par l'amour du pays qui lui inspire ses plus beaux chants. Ces trois poètes ont décrit le Rhône, que vous connaissez bien : leur interprétation est très différente, mais elle manifeste la même honnêteté, le même désir de bien interpréter. Voici un passage du poème du Rhône de Mistral : c'est une légende, comme il en existe encore dans votre canton du Valais, née au bord du fleuve mobile, qui tantôt rassure, tantôt fait peur.

La Fontaine de Tourne est un oracle.
L'eau y sort d'un rocher plein de vignes sauvages,
de clématites, de buis et de figuiers,
formant un réservoir qu'on nomme le Grand-Gourg.
Sur la paroi d'un roc, en un encadrement
qui regarde le Rhône, vous avez dans le haut
gravés depuis... qui sait, des siècles ?
le soleil et la lune mauvaise... qui épient.
Vers le milieu un bœuf que, sous le ventre,
un scorpion va piquer, un chien va mordre,
et un serpent qui à ses pieds ondoie.
Le taureau, lui, plus fort que tout, a tenu tête,

lorsqu'un jeune homme, avec manteau flottant,
un fier jeune homme, coiffé du bonnet
de liberté, lui plonge à la nuque sa dague
et le tue. Au-dessus de la scène tragique
un corbeau effrayant étend ses ailes...
Devine-le qui pourra, ce mystère...

Et voici l'explication de ce mystère :

Regarde la gravure
qu'il y a sur ce roc. Les fées charmeuses
qui fréquentaient au temps jadis nos grottes
elles-mêmes l'ont faite, petit.
Le bœuf que tu vois là, qui travaille
au regard du soleil et de la lune,
au beau milieu, sais-tu qui cela représente ?
L'antique batellerie du fleuve Rhône
qu'attaquent de partout, que de partout assaillent
la malignité, le cahot de l'onde.
Le grand serpent qui se roule sous lui,
c'est le Drac, le dieu de la rivière.
Et celui qui égorge le taureau,
le dur jeune homme qui sur la tête porte
le bonnet rouge — petit, souviens-toi
de ma prédiction — c'est le destructeur
qui doit tuer un jour les marinières,
le jour où pour jamais de la rivière
sera sorti le Drac qui en est le génie....

Et voici un passage de Claudel, tiré du cantique du Rhône : vous verrez combien le ton change. Claudel est un grand lyrique. Votre fleuve pouvait lui offrir un admirable sujet de méditation :

Ce n'est point de la terre qu'il sort, c'est du ciel qu'il descend directement. Et voyez autour de nous

L'Europe autour de nous de toutes parts pour le recueillir,
profondément exfoliée se lever et s'ouvrir comme une rose immense,

La terre jusqu'aux suprêmes glaciers du ciel, même limitaires,
avec ses longs pans de murs concentriques l'un sur l'autre,

Se lever et s'ouvrir comme une cité en ruine et comme une rose dévastée !

Il faut bien des montagnes pour un seul Rhône. Il n'y a qu'un seul Rhône et cent vierges pour lui dans les altitudes.

Il n'y a qu'un seul Rhône et pour ce taureau unique,

Mille lieues de montagnes, cent vierges, vingt Cornes farouches,

Vingt colosses dans l'air irrespiré, chargés d'une pesante armure, vingt cimes recueillant les souffles des quatre coins du monde,

Vingt visages recueillant la bénédiction des Cieux illimités et la déversant de tous côtés vers la terre en un flot torrentiel et solide,

En un pan de verre, en une seule masse d'or, en une cascade immatérielle, en une chute aussi fixe que l'Extase.

Cent montagnes et au milieu d'elles un seul Rhône,

Intarissablement nourri des mamelles glacées de l'Altitude et des glandes gorgées de la morasse !

Le voici, livré à la terre et qui de la terre qu'il parcourt toujours trouve l'endroit le plus profond,

Lui, le Violent, avec une souveraine délicatesse, épousant la pente la plus insensible !

Toutes les sources de bien loin, entendent sa voix, comme les vaches qui de cime en cime répondent à la corne du pasteur.

Tout conflue vers lui et la lente Saône déjà est en marche pour le rencontrer.

Salut, Rhône, buveur de la terre et aspirateur de cette rose immense autour de toi et le trait irrésistible du sang animateur qui donne à tout son sens.

Au-dessus de tout, ce qui est Immaculé, et l'éternel diadème dans l'altitude !

Puis ce céleste jardin dans les nues où toutes fleurs poussent d'elles-mêmes et l'herbe, puis la forêt,

Et puis après les pâturages, la vigne au flanc rebondi de la montagne,

Exploitant les avant-corps de tout l'ouvrage et les piles accumulées des bastions et des buffets,

Et le torrent, se faisant jour sous les pampres, vers la plaine jailli d'une lèvre de marbre !

Et dans le fond, tout en bas, se mêlant aux premiers roseaux, l'or fluide des moissons !

Et tout cela finit au Rhône qui l'entraîne, à ce trait qui donne le branle à tout,

Comme le feu qui tire et d'une ville incendiée, ne fait qu'un seul sacrifice...

Et enfin, ce passage de Ramuz, qui exprime — toujours au sujet du Rhône — un sentiment si fort en honneur dans notre petit pays — le sentiment de la solidarité :

Temps où il fait bon boire au chaud, temps où il fait bon être à la cave : lors, si on faisait la grande invitation.

Si on disait à tous ceux qui sont les nôtres de venir, même de loin, parce que le voyage en vaut la peine.

Aux Valaisans d'en amont, aux Savoyards d'en face, aux gens de Lausanne, aux gens de Genève.

Aux Messieurs de Lyon même, et à ceux d'encore plus en aval, à ceux de tout là-bas, ceux d'Orange, ceux d'Avignon.

On trinquera pour l'amitié.

Nous aussi, on est des bons, des tout bons. Pas vieillis, pas piqués. On trinquera pour l'amitié.

Quand on trinquera à la ronde (quand est-ce que ce sera ?) avec ceux de notre parenté, enfin connus de nous et enfin nous

connaissant. Et on boira à leur santé et à la santé du pays commun. On boira au lac et au Rhône, aux enfants du lac, aux enfants du Rhône... (Si on faisait quand même, un jour, la grande invitation...)

Vous savez sans doute que les poètes ont toujours raison : ces trois poètes-là n'ont pas chanté en vain le Rhône : on a organisé des fêtes du Rhône, chaque année et dans chaque ville. Mais je vous confierai entre nous, que ces fêtes étaient beaucoup plus belles, quand on se contentait de les rêver, en s'aidant des textes que je viens de vous citer.

Ce serait le moment d'entreprendre l'étude de chaque chef-d'œuvre de Mistral : je n'ai fait jusqu'ici que de déblayer le terrain, pour vous rendre cette œuvre un peu plus familière : je vous laisse juges. Allez vous-mêmes dans les œuvres de Mistral, si j'ose dire : rendez-vous compte par vous-mêmes de cette puissante poésie. Et parcourez sa descendance : c'est un lieu que je ne fais que vous indiquer. Reprenez les poètes que je vous ai cités, un à un. Vous verrez peu à peu se dégager une figure poétique, ce que l'on pourrait appeler le poète-type, ce que j'appellerais volontiers le poète universel. Mistral y est parvenu. Dans quelques siècles, il fera à nos descendants l'effet que nous fait Dante aujourd'hui, avec les différences que comportent les siècles, cela est entendu. Quel effet nous fait aujourd'hui ce Dante, qui est aussi poète catholique, c'est-à-dire universel ? Je vais essayer de vous déterminer cet effet, en m'appuyant sur certains textes de Claudel, et nous trouverons peut-être dans cette détermination un critère, une mesure pour jauger les poètes, j'entends dans ce qu'ils ont de plus exquis.

Pour être digne de porter ce titre écrasant de poète, quelques qualités semblent nécessaires : si un homme les porte en lui, vous pourrez être tranquilles, c'est que cet homme sera grand. La première des qualités nécessaires, pour mener à bien son esprit catholique, me semble être l'inspiration.

Pensez au contraire de ce mot : respiration. L'inspiration est cet acte par lequel un poète reçoit ce souffle mystérieux que les Anciens appelaient la Muse. Cette inspiration se distingue par les dons d'image et de nombre. Par l'image, le poète établit entre les choses des rapports

nouveaux, qui ne sont pas déterminés par la logique, mais par une association harmonique ou complémentaire en vue d'un sens. Par le nombre, la langue se débarrasse du hasard et de l'éphémère et le sens parvient à l'intelligence, en satisfaisant à la fois l'âme et le corps.

Il se peut que cette explication vous paraisse difficile : reprenez un texte de Dante, un texte de Claudel et tout ce que je vous dis s'éclairera bien vite.

L'intelligence me paraît être la seconde des qualités que je réclamaïis tout à l'heure et enfin la catholicité.

L'intelligence procure au poète cette faculté de compléter la vision fragmentaire que lui a donnée l'inspiration, de discerner immédiatement les choses qui conviennent ou non à la fin qu'il poursuit. Il y a un positif : la création. Un négatif, la critique. C'est pourquoi certains poètes de génie, ne sont pas de grands poètes (Sénèque le Tragique, par exemple). Enfin la catholicité veut dire que les poètes ont reçu de Dieu des choses si vastes à exprimer que le monde entier leur est nécessaire pour suffire à leur œuvre. Une création soutenue par ce don est comme l'image de la création tout entière et c'est par là, par exemple, qu'un Shakespeare est plus grand que Racine qui lui est cependant si supérieur, par certains côtés. Le génie poétique, tel qu'il nous apparaît dans les œuvres des grands poètes catholiques, pourrait s'intituler une certaine « Grâce d'attention » (Paul Claudel).

Or, qu'y a-t-il de plus pur que l'inspiration de Mistral ? Vous avez pu vous en rendre compte. Voici un homme qui s'est toujours tourné vers les sources éternelles, qui à l'instar de Barbey d'Aurevilly a accordé dans son œuvre la première place à Dieu. Aucun sujet bas ne l'a jamais tenté : il a toujours vécu sur un plan supérieur estimant que c'était là le devoir d'un bon artiste catholique.

Quant à l'intelligence, elle éclate et pétille dans son œuvre tout entière. Chacun de ses poèmes a exigé un travail préparatoire de sept années au moins, si bien que rien n'est en surcharge et qu'on ne pourrait rien ajouter ou supprimer. Il a repris là la leçon des classiques et son monument est taillé pour l'éternité.

Pour la catholicité, pourrait-on trouver un plus bel exemple que Mistral, au XIXe siècle ? Le monde entier lui est nécessaire pour suffire à son œuvre. Pensez au

poème du Rhône : grâce à un seul fleuve, il a su évoquer tous les pays que ce fleuve traverse, toutes les coutumes de ces pays, toutes les croyances et ce poème est au fond un tableau de la civilisation des pays que le Rhône arrose, avant l'apparition des bateaux à vapeur. Chez Mistral, tout sujet s'élargit immédiatement : il y a un tronc central ; de là partent quantité de branches, toutes utiles, toutes nécessaires, si bien que le tout forme une construction, un arbre complet que l'on ne peut rêver plus beau.

Voici pourquoi Mistral, catholique et poète, est un grand poète catholique ; jusqu'à présent, son œuvre se présentait sous d'autres aspects. Mais l'aspect que je viens de vous décrire — le catholicisme — s'affirme d'année en année. Je pense avec vous que c'est une constatation consolante, et que nous pouvons être fiers de ce maître qu'il y aura toujours profit à étudier.

Georges BOZONNAT